Adrián IZQUIERDO, ***Pierre Matthieu en España. Biografía, política y traducción en el Siglo de Oro***, Madrid, Francfort, Iberoamericana-Vervuert, 2019, 306 pages.

L'étude qu'Adrián Izquierdo consacre à Pierre Matthieu mérite à plus d'un titre qu'on s'y arrête. Elle intéressera évidemment celles et ceux qui travaillent sur cette figure des lettres, mais aussi les lecteurs dont les recherches portent sur la biographie politique des premières décennies du dix-septième siècle, sur les questions de traduction et de réception, ou encore sur les relations entre la France et l'Espagne. Car c'est la trajectoire espagnole des textes de Pierre Matthieu qui occupe pour l'essentiel Adrián Izquierdo, qui ne manque pas, pour autant, d'envisager ponctuellement leur présence en dehors de la péninsule. En somme, ses recherches examinent l'écriture de l'Histoire telle qu'elle se joue dans les biographies de Matthieu ainsi que la circulation de son œuvre. Il s'agit donc de reconstruire une lecture européenne à partir des traductions des récits de celui que Thomas Hawkins qualifiait en 1632 de « elegant and inimitable Matthieu » (p. 258).

L'étude, organisée en quatre chapitres suivis de deux annexes, se clôt sur une bibliographie nourrie et un index des auteurs cités.

Le premier chapitre offre une brève biographie de Pierre Matthieu (1563-1621), d'abord partisan de la Ligue puis, une fois actée la conversion du souverain, favorable à la position modérée des « politiques ». Il se fera même le chantre du roi Bourbon, n'hésitant pas à offrir une vision de l'Histoire très partiale selon laquelle la responsabilité des conflits revient à Philippe II et à la Ligue. Dramaturge, il publie en 1589 *Vasthi*, *Aman*, *Clytemnestre* ainsi que *La Guisiade*. En 1617, alors que s'éloigne l'ombre de Concini et de son épouse (Léonora Galigaï), il publie *Aelius Sejanus, histoire romaine recueillie des divers autheurs*, dont Izquierdo affirme qu'on y lit « des allusions très précises à la vie de Concini », l'*Histoire des prosperitez malheureuses d'une femme cathenoise, grande seneschale de Naples*, « dans laquelle il écrit en filigrane la biographie de Léonora Galigaï, en prenant pour modèle un récit de Boccace ». Sous le

règne de Louis XIII, il consacre sa production à « des épisodes récents et à des biographies qui, comme les tragédies écrites à ses débuts, recherchent dans le passé des réponses ou des avertissements éclairant la situation présente ». L'étude de la réception de l'œuvre de Pierre Matthieu montre combien l'Europe des premières décennies du dix-septième siècle s'intéresse à son style et à sa conception de l'écriture de l'Histoire. Sorel déclare qu'il suffit de lire les marges des ouvrages de Matthieu pour devenir érudit ; Molière, dans *Sganarelle*, évoque ses « doctes Tablettes » en référence aux *Tablettes de la vie et mort* ; en Espagne, avec Gracián, mais aussi en Angleterre, c'est le biographe du défunt Henri IV qui retient le plus l'attention. En Italie, et notamment à Venise, l'œuvre du Français occupe huit traducteurs et une vingtaine d'éditeurs. Son style sentencieux n'inspira pas que des éloges, et Mascardi, dans *Dell'arte historica*, attaque Pierre Matthieu sur ce point, pour mieux atteindre un autre Italien : Malvezzi. Auteur de *Vitae*, Matthieu partage la conception du genre diffusée par l'œuvre de Plutarque. Les hauts-faits des hommes illustres ne suffisent pas à les connaître, et une approche complète doit intégrer les anecdotes qui permettront d'approcher au plus près du sujet. « [...] pour les lecteurs et les écrivains de notre première modernité, l'élément primordial de ce sous-genre historique était l'*ethos* [...] ». C'est dans les paratextes de son *Histoire de France et des choses mémorables* que Matthieu nous livre sa vision du travail de l'historien, qu'Adrián Izquierdo propose de rapprocher du *Comment écrire l'Histoire* de Lucien de Samosate (voir notes p. 56-65). Si la vérité demeure un objectif essentiel de l'historiographie, elle peut difficilement se concevoir sans une part d'éloge lorsqu'il s'agit de narrer la vie d'un souverain tel qu'Henri IV. L'historien se veut fidèle à la vérité mais aussi adepte d'un *utile/dulci* qui fait la part belle au travail d'écriture et à la poésie dans l'élaboration d'une œuvre qui se doit d'être également morale.

Après ce premier chapitre consacré à la vie de Pierre Matthieu, à la réception européenne de son œuvre et à sa conception de l'histoire, le deuxième aborde dans un premier temps l'insertion de la production de Matthieu dans le contexte des expérimentations littéraires spécifiques à la période. Viennent ensuite de fort intéressantes considérations sur l'influence de Juste Lipse (p. 80-92), l'humaniste éditeur de Tacite et Sénèque. Lipse fut une pièce essentielle dans la transmission du stoïcisme et son adaptation en contexte chrétien. Si son influence en France apparaît notamment chez Guillaume du Vair (*De la Constance*, 1594) et Pierre Charron (*De la Sagesse*, 1601), la trajectoire espagnole de Juste Lipse croise des noms souvent liés au cercle du favori de Philippe IV, le Comte-Duc d'Olivares. Pierre Matthieu sera un fervent admirateur de Juste Lipse, dont Izquierdo rappelle que son *De constantia* « proposait une philosophie pratique aux citoyens d'une Europe ravagée » par les conflits tandis que *Politicorum* offrait « une sagesse pratique (*prudentia*) aux princes et aux ministres » (p. 84). Pour Pierre Matthieu comme pour Lipse, l'homme d'État doit se souvenir des leçons de l'Histoire et se nourrir de sa propre expérience pour prendre des décisions prudentes et conformes à la morale chrétienne.

L'analyse d'A. Izquierdo se tourne également vers les traductions espagnoles de l'œuvre de Pierre Matthieu. La même année, 1621, ses biographies de Séjan et de Monsieur de Villeroi sont publiées en espagnol ; dans les deux cas la traduction part d'une version italienne. C'est le Génois Squarzafigo qui publie à Barcelone sa *Vida de Elio Seyano* ; la trajectoire vitale de Villeroi voit le jour à Lisbonne, sous la plume de Alvia de Castro et accompagnée de paratextes en portugais. Seul Juan Pablo Mártir Rizo offrira la traduction de plusieurs textes de Pierre Matthieu. D'autres noms célèbres des lettres espagnoles s'attelèrent à la tâche, notamment les frères Van der Hammen y León. L'étude de ces textes fournit également l'occasion d'une analyse de ce qu'est la traduction à l'époque considérée, et des décisions éditoriales opérées à mesure que l'œuvre de Matthieu se diffusait. L'Espagne lit dans ces traductions des récits de vies exemplaires (Villeroi) ou indignes (Concini), habilement ramenées à des modèles antiques. Mais, par-delà ces correspondances établies par le Français, c'est également le personnel politique espagnol qu'un lecteur retrouvait outre Pyrénées. Izquierdo montre comment l'Europe des « Lerma, Concini et autres Buckingham […] » ne pouvait rester indifférente au spectacle donné par les protagonistes de l'œuvre de Pierre Matthieu. Ces pages brillantes interrogent la réception du texte traduit en tenant compte à la fois de la matérialité du livre et de la spécificité d'un public qui construit à son tour un sens. Côté espagnol, on ne manquera pas de reprocher à Matthieu un manque d'impartialité dans l'écriture de l'Histoire, produit du peu d'estime qu'il aurait de « la nation espagnole » (Mártir Rizo, p. 109). Les paratextes signés par Quevedo ou Mártir Rizo témoignent de cette lecture et fonctionnent à leur tour comme médiation entre le lectorat espagnol et l'auteur français. La réception des biographies politiques de Matthieu en Espagne fut favorable en raison de son catholicisme, de « son implacable exaltation du prince et de la monarchie absolue […] », et de son antimachiavélisme.

Mártir Rizo ne fut pas que l'un des traducteurs de Pierre Matthieu ; on lui doit également des œuvres personnelles dont il convient d'examiner les sources. Izquierdo y participe en montrant que Mártir Rizo reprend dans sa biographie de Sénèque un fragment du *Prince* de Machiavel, mais aussi, et cette fois pour le prologue de son *Historia de la vida de Mecenas*, plusieurs passages de l' « Advertissement » de Pierre Matthieu pour son *Histoire de France et des choses mémorables*. La comparaison de ces deux textes permet de démontrer la dette contractée par Mártir Rizo à la lecture du Français (p. 135-137).

Les belles pages consacrées par Izquierdo à la biographie de Séjan, traduite en espagnol par Mártir Rizo (*Vida del dichoso desdichado*), sont l'occasion d'analyses stylistiques et rhétoriques fouillées. À une époque où l'Europe s'interroge sur la figure du favori et sa relation avec le roi, l'influence de Séjan sur Tibère ne manqua pas d'inspirer bien des auteurs. Pour l'Angleterre, Izquierdo mentionne, entre autres, la tragédie *Sejanus, his fall* de Ben Jonson (1603), mais aussi la traduction du texte de Matthieu, *The Powerful Favorite, or the Life of Aelius Sejanus* (1628). « La force symbolique de ce paradigme » (Séjan/Tibère, p. 147) permet d'évoquer les favoris du présent tout en discourant sur le

passé. Une autre biographie offrait, à travers un récit ponctué de nombreux commentaires moraux, une image du mauvais favori et de son dangereux ascendant sur le souverain. Après Boccace (*De casibus illustrium virorum*), Pierre Matthieu s'intéresse à la figure d'une lavandière bientôt élevée au rang de proche conseillère de la reine Jeanne. En 1617, il publie ainsi son *Histoire de prosperitez malheureuses d'une femme cathenoise, grande seneschalle de Naples*, traduite en espagnol par Mártir Rizo (1625) puis en anglais par Thomas Hawkins (1632). La lavandière, Felipa dans le texte espagnol, fait l'objet d'une élaboration rhétorique dont Izquierdo montre qu'elle contribue, au prix de la précision historique, à la construction d'un *exemplum* se prêtant là encore à une lecture politique qui dépasse sa trajectoire personnelle (p. 180). Felipa, dont la dissimulation toute machiavélienne cache les noirs desseins, se laisse guider par ses passions et en vient à souhaiter la mort du mari de la reine. De fait, celui-ci sera bientôt assassiné, mais Matthieu prend soin dans son analyse de plaider en faveur de la souveraine, dont il considère que ses défauts n'étaient pas de nature à en faire la meurtrière de son mari. La chute de Felipa sera tragique et aucune avanie ne sera épargnée à son corps d'abord torturé puis réduit en cendres (sauf la tête, accrochée à une porte de Naples…). Le récit biographique transmet un enseignement moral à travers cette version féminine du favori dont les vices causeront la chute. Le théâtre ne manqua pas de s'emparer de l'histoire de Jeanne et Felipa, notamment avec une *comedia* signée conjointement par Calderón, Pérez de Montalbán et Rojas Zorrilla (*El monstruo de la Fortuna. La lavandera de Nápoles, Felipa de Catanea* ; Izquierdo renvoie également à une pièce de Lope, *La reina Juana de Nápoles*, dans laquelle le personnage de Felipa disparaît). Le troisième chapitre se clôt sur la conspiration du Duc de Biron, décapité en 1602 sur ordre du roi Henri IV. Pierre Matthieu en faisait état dans son *Histoire de France et des choses mémorables*. Mártir Rizo publie en 1629 une *Historia trágica de la vida del duque de Biron* dont Izquierdo démontre qu'elle entretient avec le texte de Matthieu des rapports bien plus étroits que ceux que la critique avait pu établir. Afin de mieux évaluer le rapport entre les deux textes, Izquierdo détermine précisément ce qui vient du texte français et le travail de sélection et de disposition auquel se livre Mártir Rizo (p. 192). Cette élaboration d'une œuvre nouvelle à partir d'un travail de traduction est envisagée par la suite à travers une enquête menée sur d'autres textes de Pierre Matthieu, traduits par Mártir Rizo ou Pedro van der Hammen. Plus généralement, l'interprétation de la *Historia trágica de la vida del duque de Biron* à partir des pratiques et conceptions contemporaines de la traduction et de l'imitation permet d'en cerner le processus de création sur des bases solides. La *dispositio* spécifique au texte de Mártir Rizo et la fusion, dans le creuset de la biographie espagnole, des matériaux épars chez Pierre Matthieu, constituent « la clé de la composition » du texte de Mártir Rizo. Par ailleurs, la rédaction du nouveau texte modifie idéologiquement celui de Matthieu, de telle sorte que disparaisse la responsabilité de l'Espagne dans la conspiration. Izquierdo montre que la figure de Biron retiendra également l'attention de Juan Pérez de Montalbán, auteur de la *comedia* intitulée *El mariscal de Virón* (voir p. 202, n. 210, où Izquierdo

souligne l'intérêt du dramaturge pour les personnages de Matthieu et Mártir Rizo); à la même figure historique seront consacrées une *comedia burlesca* de Juan de Maldonado mais aussi *The Conspiracy and Tragedy of the Duke of Byron*, de George Chapman. L'entreprise globale de Pierre Matthieu s'inscrit bien dans un mouvement européen de transmission de toute une mémoire par laquelle le présent relit et réécrit le passé en l'adaptant aux horizons d'attente d'un lectorat national.

Le quatrième et dernier chapitre est consacré à Philippe II, dont Pierre Matthieu avait fait le portrait dans son *Histoire de France et des choses mémorables*. Ce fragment donna lieu à une version espagnole dont il existe plusieurs manuscrits (Annexe II) qui attribuent la paternité du texte à Pierre Matthieu mais aussi à Saint-Réal, Antonio Pérez ou encore Juan de Idiáquez. Izquierdo analyse avec finesse la traduction et les modifications que le traducteur espagnol réalise pour rendre l'original de Matthieu compatible avec son nouveau lectorat. Dans ces pages, on apprécie que l'auteur combine avec beaucoup d'efficacité l'analyse historique et l'approche littéraire, s'employant à expliquer le succès de la traduction dans une Espagne qui pouvait se souvenir avec nostalgie de la grandeur du souverain, et à comprendre en quoi le talent de plume de l'historiographe put mener certains à considérer que ce récit bien mené était de Saint-Réal. La traduction et l'original eurent un lecteur critique, Lorenzo van der Hammen, dont Izquierdo établit les liens, denses, avec les milieux de la cour et des lettres. Dans son *Don Felipe el Prudente*, il met en garde contre la lecture du texte de Pierre Matthieu et de la traduction manuscrite, dans lesquels il détecte des attaques auxquelles il entend répondre. Il ne s'agira pas, toutefois, d'une réponse point par point, mais d'une réécriture de la traduction, offrant ainsi une version corrigée dont Izquierdo examine le processus de création. Van der Hammen se concentre sur les faits de gloire de Philippe II plus que sur sa personnalité, ce qui est le signe d'une conception de la biographie différente de celle de Pierre Matthieu.

L'étude se conclut sur l'apport de Pierre Matthieu à l'écriture de l'Histoire dans une Europe qui lira sous sa plume des récits amènes et des réflexions critiques sur l'art de gouverner. Auteur de biographies historiques et, selon Sainte-Beuve, « écrivain d'imagination » (p. 263), Pierre Matthieu eut un rayonnement international que la monographie d'Adrián Izquierdo permet désormais de connaître et de comprendre.